

Cahiers de Bassoléa, retour de lecture par Odile Chantelauve

"Faire cet effort insensé d'arracher nos pensées à la domestication, [...]. Et tendre tendrement, avec fougue, vers la pensée sauvage" (p. 74). Voilà, me semble-t-il, l'aspiration à laquelle Juliette Mézenc a tenté, avec succès, et à de nombreux niveaux comme nous le verrons, de donner corps dans ces "Cahiers de Bassoléa".

Pensée sauvage, refus de la "domestication", des conventions, qui se manifeste de prime abord par les aspects matériels de l'ouvrage : format insolite, diversité des supports, travail sur les aspects typographiques - alignement à droite, longueur variable des lignes, textes insérés dans des bulles ou des nuages, imprimés en biais ou en diagonale, centrés ou décentrés sur la page, variété des caractères typographiques, ou manuscrits, usage de pointillés et de lignes sinueuses ou brisées.

Pensée sauvage, refus de la domestication, des conventions littéraires aussi, et c'est un autre aspect évident. Ces "cahiers" ne ressemblent pas à ce à quoi on s'attend d'une œuvre littéraire : pas d'unité textuelle apparente, mais une multitude de micro-textes relativement autonomes, qui vont de l'entretien au poème, au mythe, au guide de randonnée, au mode d'emploi ou aux instructions, à la description botanique ou géologique, intégrés de cartes, de dessins, de photos ou de gribouillages.

Refus des règles aussi en ce que ces "cahiers" ne sont pas l'expression d'UNE voix, comme c'est généralement le cas quand UN nom apparaît sur la couverture, mais d'une multitude de voix, d'une polyphonie : voix de l'auteur-poète-narrateur, certes, mais aussi voix tierces : voix d'enfants, voix de philosophes et scientifiques, voix d'anonymes (auteurs des "phrases assassines"), et même voix des lecteurs, conviés à apporter la leur dans les "notes du mois".

Refus des conventions aussi en ce que l'ensemble de l'œuvre n'appartient à aucun des genres canoniques : ce n'est ni un roman, ni un essai, ni un poème, ni une autobiographie, tout en participant de ces différents genres - en les englobant et en les dépassant (mais Juliette Mézenc nous a habitués à ce refus des limites imposées par la tradition, et à l'originalité des textes qui en résultent).

Pensée sauvage, enfin, refus de la domestication (même si c'est peut-être moins évident, ça me semble essentiel) dans la langue elle-même. Pour reprendre une distinction classique de la linguistique : les mots sont-ils motivés ou arbitraires ? Sont-ils justifiés par une ressemblance, un rapport avec les objets qu'ils désignent ? Ou sont-ils simplement le fruit de conventions, leur forme n'ayant rien à voir avec l'objet qu'ils désignent ? Sachant que les langues originelles étaient plus concrètes, plus motivées (onomatopées pour l'oral, icônes pour l'écrit) que les langues modernes, qui sont devenues plus abstraites, plus codifiées, "domestiquées", et sachant que dans tout texte le taux de l'arbitraire et du motivé est variable (selon l'usage - oral ou écrit-, le type d'utilisation - scientifique, légale poétique, publicitaire, etc. - l'âge de l'utilisateur, le genre discursif (conversation, lettre, article, essai, conférence, etc.), et sachant enfin que les utilisations poétiques des langues sont moyennement plus motivées que les autres, la langue de ces "cahiers" est résolument poétique. En effet, le taux de motivation y est relativement élevé et le taux d'arbitraire relativement bas. Je ne citerai que quelques exemples de cette motivation, mais il y en a bien d'autres. Cela se manifeste tout d'abord par un choix des mots dicté avant tout, ou aussi, pour leurs sonorités (liste des noms de plantes, des organes sexuels féminins, etc.), le choix des personnages mythologiques, justifié aussi (je le soupçonne) par les sonorités de leurs noms. Dans certains cas, un son en particulier, répété de nombreuses fois, traduit une idée ou une sensation précise. C'est le cas du son dur [R] pour traduire la violence du mythe de Borée. Et ce texte sur Borée (ce n'est pas le seul) est typiquement un texte à lire - et à relire - à haute voix). Et les textes oraux sont les plus primitifs, les moins "domestiqués", les moins codifiés, les plus "sauvages", comme justement les récits mythologiques (il n'est pas surprenant qu'ils fascinent Juliette Mézenc).

Sur le plan graphique, la réflexion sur l'origine du caractère A relève de la même aspiration. De même celle sur la "ressemblance" entre une personne et son prénom (Julie-Cerise, Marianne : "un prénom composé, un second prénom presque composé, un trait d'union, je suis composée"). Ou, dans l'évocation du mythe de Deucalion et Pyrrha : aux mots issus de "homme" et "femme" assemblés de différentes manières correspondent des êtres au sexe fluide.

La valorisation positive de certaines catégories de mots et négative d'autres a la même justification : les actions indiquées par les verbes en -er - les plus simples - sont les plus naturelles, les plus "sauvages", et elles sont valorisées positivement, alors que celles indiquées par les verbes du 3ème groupe - les plus complexes - indiquent des actions typiques des sociétés modernes, basées sur l'argent, connotées négativement.

L'utilisation, même si elle est occasionnelle, de caractères d'autres langues et d'écritures manuscrites enfantines relève de la même aspiration: c'est aussi pour leur valeur iconique qu'elles ont droit de cité dans ces "cahiers" (l'évolution historique des langues du motivé à l'arbitraire se retrouve dans l'évolution linguistique individuelle, de l'enfant à l'adulte, et l'intérêt de Juliette Mézenc pour les discours d'enfants est une des manifestations de son aspiration à retrouver la langue - et la pensée - sauvage).

Au-delà des mots, l'écriture dans le sens d'assemblage de mots et de phrases est elle aussi souvent motivée, elle "ressemble" aux actions et aux idées exprimées. C'est particulièrement visible dans certaines "balades avec pensées sauvages", où de longues phrases presque sans ponctuation, avec seulement quelques virgules - pauses du texte accompagnant les pauses de la marche - traduisent la durée et la continuité de la balade. Ou bien le beau texte sur l'herbe, où l'absence de ponctuation traduit la continuité entre les formes vivantes et celle entre vivant et non vivant.

La motivation se retrouve aussi au niveau des textes, qui ont eux-mêmes souvent une valeur iconique, grâce au travail remarquable de Françoise Valéry : textes-nuages, lignes de pointillés reliant les textes, qui suggèrent des liens entre des textes apparemment indépendants. Ces éléments apparentent ces textes aux hiéroglyphes, type d'écriture primitive, "sauvage", motivés par rapport aux écritures modernes, "domestiquées" et arbitraires.

Que toutes ces observations ne semblent pas une accumulation insignifiante. Il y a en effet dans ces "cahiers" une convergence de tous les éléments que nous avons mis en évidence, qui sont typiques des usages "poétiques" des langues. Tous contribuent à dessiner la "pensée sauvage", originelle, à laquelle Juliette Mézenc nous convie, et par-delà, à la vie sauvage dont elle a la nostalgie et qu'elle aspire à retrouver.

Tout d'abord, il n'est pas anodin que la plus grande partie des textes de ces "cahiers" soient inspirés par la région dont le mont qui lui a fourni son nom de plume est plus ou moins le centre, et qui exerce sur elle une attraction puissante. C'est une région à la nature relativement protégée, aux vastes paysages quasi sauvages et, qui plus est, riche d'innombrables anciens volcans qui mettent en communication la vie superficielle et la vie des profondeurs. Une région qu'elle aime passionnément (elle en parle comme d'autres parlent d'une drogue dont le manque est douloureux) et dont elle apprécie tous les aspects, qu'il s'agisse des paysages, des édifices, des arbres, des innombrables ruisseaux, des ciels, des nuages, des herbes ou des êtres invisibles que sont les bactéries et les champignons, qui recyclent la matière et créent de nouvelles vies.

Toutes ces caractéristiques du plateau du Mézenc en font le lieu idéal pour retrouver la vie - et la pensée - sauvages qui fascinent Juliette Mézenc, celui dans lequel - c'est une idée récurrente dans ces "cahiers" - elle aspire à se fondre ("...faire corps avec ce pays, celui-ci et pas un autre, se fondre

dans cette beauté..." p. 27) et suggère au lecteur de se fondre, en particulier dans les "Trucs et astuces pour sauver la planète » ou les "Trucs et astuces pour s'évanouir dans la nature". C'est une nature dans laquelle il n'y a pas de hiérarchie entre les êtres, où les divers phénomènes ne sont pas encore catégorisés : les herbes et les animaux sont en communication avec les humains ("Je me demande si elle m'a vue, l'herbe que j'ai rencontrée"). Une nature qui est objet de jouissance, mais une jouissance qui n'exclut pas des réflexions scientifiques, philosophiques, astronomiques...

Les éléments que nous avons mis en évidence contribuent tous à dessiner la "pensée sauvage" à laquelle Juliette Mézenc nous convie (et il n'est pas surprenant qu'elle joue sur l'ambiguïté de "pensée"). Et, au-delà de la pensée sauvage, à la vie sauvage, ou pour le moins à la vie débridée (sans brides, sans règles, non "domestiquée") des fêtes dionysiaques et des sabbats de sorcières auxquels elle nous convie dans les textes hallucinés des "Newtopies".

Si la convergence de la forme et du sens est un gage de la qualité littéraire d'une œuvre Juliette Mézenc a sans aucun doute réussi, une nouvelle fois, à prouver sa stature d'écrivain.

Elle a en tout cas réussi à induire chez moi une lecture très participative, très active : j'ai fait d'innombrables allers-retours dans le texte et détours hors du texte, je me suis immergée dans les cartes, plongée dans les recherches botaniques, j'ai rafraîchi mes connaissances sur la mythologie, je me suis informée (il était temps !) sur Monique Wittig, j'ai passé quelques heures à écouter Björk, j'ai fait de nombreuses balades, en particulier celle autour du mont Signon, etc. etc. Je n'ai pas encore relu "La pensée sauvage » de Levi-Strauss, mais je compte le faire (l'édition de poche que je possède est illustrée d'une pensée sauvage sur la couverture). Et j'ai passé des moments intenses et très enrichissants (je n'ai cependant participé à aucune fête déchaînée !). Merci.